

## CHAPITRE V

### DE LA MÉNOPAUSE

#### I Introduction.

La *ménopause* est l'époque de la cessation des règles.

Cette définition, acceptée par les classiques, et basée sur l'étymologie (*μην* mois, *παυσις* cessation,) mérite d'être commentée. L'arrêt de la menstruation, survenant d'une façon naturelle et par le fait de l'âge, est un phénomène apparent qui traduit des modifications profondes dans les organes sexuels. L'ovulation n'existe plus; l'utérus et les ovaires subissent une évolution qui tend à les atrophier, et la suppression de fonctions qui jouent un tel rôle s'accompagne de changements et parfois de troubles dans l'organisme entier.

La disparition définitive du flux périodique auquel l'économie était accoutumée, d'une importance déjà grande par elle-même, n'est pas seule à considérer. La *sécrétion interne de l'ovaire* (BROWN-SÉQUARD) ne se fait plus, la nutrition intime, les combustions ne restent pas les mêmes, la chimie biologique nous l'apprend; et cette phase nouvelle s'établit à la période où, en dehors de toute perturbation génitale, commencent à s'installer sournoisement, chez les hommes comme chez les femmes, des états pathologiques que nous amènent les environs de la cinquantaine.

Aussi la *ménopause* est une étape de la vie que toutes les femmes voient arriver avec chagrin, que beaucoup ne franchissent qu'au prix d'ennuis et de souffrances, et qui, chez un petit nombre heureusement, est marquée par des accidents redoutables.

La *ménopause*, théoriquement, n'arrive que le jour où l'éruption menstruelle ne paraît plus. Mais, en réalité, les symptômes locaux et généraux qui l'accompagnent se manifestent durant un temps variant de quelques semaines à plusieurs années (BARBAUD et ROUILLARD). Ce n'est pas sans raison que TILT lui considère deux périodes. *a)* La première caractérisée par la défaillance de la fonction ovarienne, qu'il appelle temps des écarts menstruels, débute vers quarante-quatre ans, pour durer deux ans et trois mois; ce dernier point est beaucoup trop absolu. C'est l'époque pathologique de la ménopause. *b)* La seconde est caractérisée par la cessation définitive des règles, et ramène la santé troublée par la première. Cette dernière proposition est plus que discutable et nous y reviendrons, mais la division mérite d'être conservée, car elle répond à des faits très bien observés. Les accidents de la ménopause peuvent commencer longtemps avant la suppression des règles; il est vrai aussi qu'ils peuvent continuer longtemps après.

Il ne faut pas exagérer les dangers, et c'est être bien sévère, sinon cruel, de demander avec RACIBORSKI à toute femme qu'elle se croie vieille de bonne heure, c'est-à-dire passé l'âge de quarante ans, si elle aspire à une vieillesse tranquille. Sans tomber dans les excès de précautions et de soins préventifs, que recommandaient volontiers plusieurs auteurs des siècles précédents, et dont le premier effet aboutissait sans doute à terrifier les malheureuses, n'oublions pas que le temps de la ménopause doit être surveillé au point de vue de l'hygiène et de la thérapeutique; et si nous n'avons pas toujours à traiter un état morbide, nous sommes exposés à nous entendre souvent demander un conseil et une direction.

1° APERÇU HISTORIQUE. — De tout temps, la ménopause a vivement préoccupé les médecins; et à côté de réflexions très justes, de prescriptions fort sages, sous l'influence des opinions de leur époque, de notions incomplètes en physiologie et en pathologie, les maîtres d'autrefois émettaient des idées étranges où perçaient de singuliers préjugés. Peut-être plus tard en dira-t-on autant de nous.

Dans l'antiquité où l'amour du merveilleux (BARIÉ) faisait dépendre le flux cataménial de certaines observations astrologiques, l'étude de la ménopause, on le conçoit, manquait de précision. Puis, chacun selon ses goûts, suivant ses tendances, envisageait cette phase de la vie sous un point de vue particulier. L'un redou-

taient les conséquences morbides qu'entraîne sur tout l'organisme la suppression des règles; un deuxième dissertait copieusement à propos d'une longue thérapeutique à prescrire; un troisième se perdait en considérations philosophiques et morales sur la place que cet âge donne à la femme dans la famille et dans la société.

Rien n'est curieux comme de parcourir les appréciations diverses sur le rôle nouveau qui échoit à la femme lorsqu'elle cesse d'être jeune.

Le vieil HIPPOCRATE n'est pas galant: «... mulieres de formantur et hirsuti fiunt et virilem habitum contrahunt.» — « Leur apparence devient hirsute et elles prennent les allures d'un homme. »

D'autres auteurs signifient sans ambages à ces malheureuses que pour elles a sonné l'heure de la retraite. Par contre, plusieurs essaient d'atténuer la sévérité de cette décision, et prodiguent quelques bonnes paroles, car, « si les sens s'émoussent, les passions s'apaisent et diverses facultés, le jugement, le raisonnement arrivent à leur plus haut degré. »

Puis s'élève la voix de défenseurs respectueux: « La femme qui a eu des enfants, qui en a pris soin elle-même, satisfaite alors d'avoir rempli les pénibles fonctions que lui imposa la nature, n'a plus qu'à jouir en silence des droits sacrés qu'elle a acquis à l'estime publique et à l'amitié sainte de tous les êtres qui l'environnent. Il n'appartenait qu'à des peuples barbares d'être inhumains à l'égard des femmes parvenues à cet âge » (1). L'auteur écrit en l'an XIII de la République; il a lu J.-J. Rousseau et ses élèves. Le style nous étonne un peu, mais les idées sont excellentes.

Bien plus, nous trouvons des admirateurs: « Cette précieuse créature gagne au moral ce qu'elle a perdu au physique, son amitié acquiert de l'énergie et de la stabilité, et celles dont l'esprit a été cultivé, celles enfin dont l'éducation a été soignée, conservent encore des moyens de séduction, spécialement pour les philosophes, qui font plus de cas du moral que du physique; ces femmes parviennent sans une manifeste dégradation à la quatrième période de leur vie, et sont encore aimables dans leur vieillesse » (2).

Cela est fort bien dit. A tous les âges la femme conserve un grand charme et sa vieillesse aimable lui donne une sagesse, une indulgence et une bonté qui nous inspirent à tous le culte de la grand'mère.

(1) HENRI LAMAZE. — *Essai sur la cessation du flux menstruel* (Th. de Paris, An XIII).  
 (2) LA GÉROCOMIE. — *Du troisième âge des femmes ou de leur automne*, 1807.

Sans négliger le côté philosophique et moral, nous avons le droit aujourd'hui d'envisager la ménopause à un point de vue plus scientifique que ne pouvaient le faire nos prédécesseurs. Nos conceptions reposent sur des bases rendues de jour en jour plus solides, grâce aux immenses progrès de la physiologie et de la pathologie.

L'extirpation chirurgicale des ovaires, qui nous a procuré l'occasion d'étudier les accidents de la *ménopause opératoire* ou *artificielle*, nous a permis aussi de les comparer à ceux de la *ménopause naturelle* et d'attribuer ainsi à leur véritable origine certains phénomènes dont nous ne savions discerner la réelle nature. Dans ces dernières années, la doctrine de BROWN-SÉQUARD sur les sécrétions internes des organes, transportée à l'ovaire, nous a suggéré des aperçus du plus haut intérêt sur les troubles qui peuvent résulter de la suppression de cette fonction jusqu'alors inconnue; et, du domaine physiologique, s'étendant à une thérapeutique rationnelle, elle a provoqué un traitement nouveau: l'*opothérapie ovarienne*.

Si la théorie séquardienne et ses conséquences thérapeutiques ne restent pas établies d'une façon rigoureusement indiscutable encore dans tous leurs détails, elles conservent le caractère d'une hypothèse fort séduisante, et elles nous ont au moins rendu le grand service de nous dégager un peu de cette *pléthore* qui a régné sans partage pendant si longtemps pour tout expliquer par des mots vraiment un peu vagues. *Pléthore sanguine*, passe encore; elle est la cause d'une partie des accidents, d'une partie seulement et pas de tous. Mais *pléthore nerveuse*, on devine bien ce que désigne cette expression; néanmoins elle n'est pas heureuse et surtout elle a la prétention d'englober des faits trop différents.

Parmi les troubles nerveux observés à la ménopause, nous savons maintenant en isoler toute une classe qui relève de la *neurasthénie*. Nombre d'entre eux résultent bien plus des chagrins, des regrets, des soucis de la femme qui se sent vieillir, que de la disparition du flux menstruel et des fonctions ovariennes.

Peut-être a-t-on beaucoup insisté sur cette pathologie nerveuse et un peu glissé sur les autres états morbides. Son importance est grande, nous ne la négligerons pas, mais nous nous efforcerons aussi de mettre en lumière ce que les travaux contemporains nous ont appris sur la pathologie générale de la ménopause.

## II

## De l'âge critique.

Que les femmes voient arriver la *ménopause* avec appréhension, c'est fort naturel. Elles sont surtout entretenues dans leurs craintes par des idées courantes sur les fonctions menstruelles. Aujourd'hui encore, sous l'influence de théories mal comprises dans le monde extra-médical, nous entendons considérer les règles comme « un émonctoire naturel de produits malsains. » Proposition qui renferme une part de vérité, mais singulièrement interprétée par des personnes ignorantes des choses de la pathologie : la résorption du flux cataménial se trouve pour elles à l'origine d'une foule d'affections.

Pendant bien longtemps les médecins eux-mêmes, imbus de cette opinion, concouraient à l'envi des malades, ou prétendues telles, pour les maintenir dans la terreur de cette époque redoutable.

Aussi la *ménopause* était-elle appelée *âge critique*, moins souvent *âge climatérique* ou *âge de retour*.

Puis une réaction survint, et dans des proportions qui lui firent dépasser toutes limites, si bien qu'on arriva à regarder la cinquantaine comme plus critique pour les hommes que pour les femmes.

D'après FOTHERGILL (in PINEL), quelques femmes semblent à la ménopause reprendre une nouvelle vigueur. DESORMEAUX prétend que la masse des forces des autres organes s'accroît aux dépens de celles de l'utérus n'ayant plus de vie particulière et désormais sans influence. Les femmes acquièrent un fonds de vie inépuisable; pour beaucoup d'entre elles c'est le commencement d'une meilleure santé.

Les auteurs de la Gérocomie avancent une affirmation au moins bizarre : « L'année où le flux menstruel cesse de couler peut être considérée comme une année climatérique septennaire; c'est-à-dire que, quand les femmes survivent à cette époque, elles sont, comme les hommes qui ont passé leur soixante-troisième année, presque certaines de parvenir à un âge très avancé, si elles ont soin de suppléer à cette excrétion en augmentant les autres, et en

évitant la pléthore qui peut donner une attaque d'apoplexie sanguine. »

Les écrits de LISFRANC, de CONSTANT SAUCEROTTE, de LEBERT, de DUPARQUE, les statistiques de LEUDET, vinrent donner à la protestation une allure plus scientifique en démontrant que la mortalité par affections utérines, et notamment par cancer utérin, est moindre de quarante-cinq à cinquante ans que de trente à quarante.

Sans tomber dans aucune exagération, il ne convient pas de tenir la ménopause comme une période de la vie dont on n'a pas à se préoccuper.

Ce n'est pas impunément que se suppriment, plus ou moins vite, la menstruation et les fonctions ovariennes qui jouent un tel rôle dans l'existence de la femme. D'autre part, comme le fait observer GALLARD, il y a au moins une coïncidence entre « l'âge critique » et le début de maladies sérieuses qui commencent volontiers à cinquante ans.

L'expérience de tous les temps ne doit pas être dédaignée. La ménopause est une époque qui réclame souvent nos soins et toujours notre attention.

## III

## Considérations générales sur l'étiologie, la pathogénie et l'anatomie pathologique.

1<sup>o</sup> AGE MOYEN DE LA MÉNOPAUSE. — Nous ne nous attarderons pas dans l'exposé de statistiques, que l'on trouve du reste partout, pour démontrer quel est l'âge moyen *exact* de la ménopause dans chaque pays. Au point de vue clinique et thérapeutique que nous envisageons seul et que nous jugeons de beaucoup le plus important, il ne nous semble pas d'un très haut intérêt d'accumuler des preuves nous permettant d'établir que la Parisienne est réglée trente-un ans huit mois et sept jours, l'habitante des Sables-d'Olonne trente-un ans onze mois et douze jours, la Norvégienne trente-deux ans dix mois et treize jours (RACHORSKI).

Dans la grande majorité des cas, chez les Françaises, les règles disparaissent entre quarante-cinq et cinquante ans.